VARIÉTÉS

LE R. P. PETITOT ET LE R. P. GROUARD AU CONGRÈS DE NANCY.

Au très-révérend Père général.

MON TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Lorsque vous nous donnâtes, au R. P. PETITOT et à moi, la permission de nous rendre à l'invitation que le R. P. BOURDE nous fit d'aller à Nancy, à l'occasion du congrès des américanistes, qui devait se tenir dans cette ville du 19 au 22 juillet, nous fûmes, vous le savez, remplis de joie et de reconnaissance. Ce voyage ne devait-il pas être charmant, en effet, pour des Missionnaires du Mackenzie, accoutumés au grand air, et pour des Oblats qui allaient ou revoir de vieux amis ou faire connaissance avec des frères anciens et nouveaux? Aussi, nul retard dans les préparatifs, et, la vapeur nous prêtant ses ailes, nous arrivons bientôt à notre maison de Nancy, où nous recevons l'accueil le plus cordial.

Je ne viens point, mon très-révérend Père, vous faire une relation plus ou moins sentimentale de notre voyage; mais il a plu à Dieu de le rendre utile à la religion et à l'honneur de notre Congrégation ; vous accueillerez, j'espère, avec bienveillance, le compte rendu aussi bref que possible des séances auxquelles nous sommes allés prendre part.

Vous savez, mon très-révérend Père, que Nancy avait

été choisi pour le lieu d'une réunion internationale des personnes qui s'occupent de l'histoire de l'Amérique avant la découverte de Christophe Colomb, de l'interprétation des monuments écrits et de l'ethnographie des races indigènes du nouveau monde. Or, nous pûmes, en traversant les rues où le R. P. SIMONIN nous servait de guide, constater que la capitale de la Lorraine prenait au sérieux l'honneur de posséder quelques jours dans son sein les savants français et étrangers qui s'occupent des questions américaines. Bon nombre de maisons étaient ornées de drapeaux aux couleurs nationales et étrangères : l'hôtel de ville surtout avait pris un air de fête. La salle des Cerfs du palais ducal avait été décorée avec goût, et disposée de manière à permettre à une nombreuse assistance de suivre les débats qui devaient avoir lieu. Sur une estrade élevée au fond de la salle siégeaient les membres du bureau, personnages distingués par leur science et leur mérite, parmi lesquels on nous nomma M. le baron Guerrier de Dumast, président; M. Lucien Adam, secrétaire; M. le général Didion, M. Madier de Montjau, M. de Rosny, professeur de langue japonaise, etc. On remarquait surtout un officier autrichien en costume militaire, M. de Hellwald, lieutenant de lanciers, et en même temps directeur de la revue *das Ausland.*

Dans la foule se mêlaient des savants de divers pays. Les ecclésiastiques s'y trouvaient aussi en grand nombre, et témoignaient par leur présence de l'intérêt qu'ils prenaient à cette réunion.

La séance était sur le point de commencer, quand un docteur de Paris, membre de la Société d'anthropologie, reconnaissant le R. P. PETITOT, s'en vint poliment nous l'enlever, et le fit monter sur l'estrade, où on lui donna un siége juste à côté de l'officier autrichien. Le cher Père s'attendait d'autant moins à cette distinction, qu'il n'avait

préparé aucun travail sur les matières indiquées par le programme, et qu'il se croyait parfaitement inconnu dans cette assemblée. La suite nous fera voir que cela n'arriva point sans une intention providentielle.

A deux heures moins un quart, M. le baron Guerrier de Dumast, président élu, ouvre la session par un discours approprié à la circonstance ; puis il invite M. Torrès Caicedo, représentant diplomatique de la république de San Salvador, à occuper le fauteuil présidentiel. M. Torrès Caicedo répond à l'invitation qui lui est faite, remercie la ville de Nancy de l'accueil hospitalier qu'elle donne aux membres du congrès, et donne un aperçu des sujets divers qui seront l'objet de leurs travaux. C'est la question historique qui doit se traiter d'abord.

Plusieurs orateurs prennent la parole soit pour rendre compte de travaux envoyés par des écrivains absents, soit pour exposer leur opinion personnelle ; et bientôt, à voir la direction que suivent leurs idées, il nous devient évident que l'on veut établir l'autochthonie des Américains, et par là contester l'unité de la race humaine. M. de Rosny surtout se pose en champion de cette thèse impie. Il affiche carrément sa doctrine antichrétienne, et il s'appuie hautement sur l'autorité de Voltaire, « qu'on peut, dit-il, citer partout et toujours ! » Or Voltaire disait : « Du moment que Dieu a pu créer des mouches en Amérique, pourquoi n'aurait-il pas pu y créer des hommes ? » Et pour conclure qu'il y a réellement créé des hommes distincts de la grande famille d'Adam, l'orateur rejette toutes les analogies de langue, de mœurs, de croyances, que l'on a constatées entre les peuples d'Amérique et ceux d'Asie, et il affirme qu'elles ne prouvent pas du tout la communauté d'origine de ces peuples. En conséquence, il veut qu'on établisse en principe que les Américains sont d'Amérique, et ne viennent de nulle part ailleurs.

Déjà du milieu de l'assemblée s'était levé un savant demandant à apprendre quelque chose de nouveau, et poussant le bureau à trancher la question de l'origine des Américains dans le sens de la libre pensée. Il eût été si heureux, le brave homme, de croire, en vertu d'une décision dogmatique du congrès, que les Indiens d'Amérique forment une race à part dans le monde ! Il eût eu pour le coup un argument décisif et palpable contre Moïse et la Bible. Sa conscience eût été délivrée d'un énorme poids, et il n'aurait eu qu'à se féliciter d'être venu à Nancy acquérir la certitude que la révélation, trouvée fausse sur un point, doit l'être aussi sur tous. Quelle heureuse découverte ! Et comme le monde entier féliciterait les savants américanistes de l'avoir à la fois délivré de ce fantôme de christianisme qui le poursuit partout et trouble ses plus belles fêtes ! Evidemment, la théorie basée sur l'homme préadamique, dont on prétend avoir trouvé des vestiges, ne satisfait pas ce savant scrupuleux. Il avait raison, et il cherchait à fonder son incrédulité sur des preuves plus solides. Aussi se leva-t-il une seconde fois, et insista-t-il afin d'obtenir l'assurance d'un fait dont il désirait tant être convaincu. L'idée me vint que ce savant pourrait bien être un *compère* des libres penseurs du bureau, et que du sein de la foule, parlant en quelque sorte au nom de l'assistance, il les encourageait à formuler leur opinion sans crainte de se voir contredits.

Cependant M. de Rosny pérorait avec un aplomb de professeur parisien, et concluait à la satisfaction du ci-devant chercheur d'une vérité antichrétienne. Des applaudissements couronnent son discours. Le courant des idées semble définitivement s'établir dans un sens contraire à toutes nos convictions.

Assurément, me disais-je, nous nous sommes fourvoyés, et nous sommes ici dans une société de libres pen-

seurs qui viennent, avec leurs armes préparées d'avance, livrer bataille à la doctrine catholique. Ce sont eux qui ont tracé le programme ; ils ont étudié leur terrain, et personne n'est prêt à leur répondre. Il est vrai, la religion n'en mourra pas ; mais cependant ce serait triste s'ils avaient le dernier mot. Ainsi raisonnais-je à part moi, quand je vis le R. P. Petitot s'avancer et demander la parole.

Il pria modestement le bureau de ne pas tant se hâter de conclure que les Américains sont autochthones. « Parce que, dit-il, nous n'avons en Europe aucun document qui puisse éclaircir pour nous la question de leur origine, n'allons pas, sans plus de débat, admettre qu'ils n'ont pas pu venir de l'Asie. Je ne suis pas préparé maintenant à entrer en discussion; mais, si l'on veut m'entendre demain, j'apporterai mes preuves. Pour le moment, je demande seulement au bureau de ne pas conclure. » Des applaudissements accueillirent cette protestation. Les catholiques (et ils étaient en majorité dans l'assemblée) virent avec joie paraître un champion de la vérité outragée. M. de Rosny, qui croyait avoir enlevé la place d'assaut et rester, sans contestation, maître du terrain, ne put cacher son dépit en entendant la voix d'un adversaire inattendu. Il faut vous dire, mon très-révérend Père, que ce M. de Rosny, homme de petite taille, au teint pâle, aux cheveux plats, à la barbe noire, qui fait ressortir la blancheur de son maigre visage, est doué d'un tempérament excessivement nerveux, et supporte difficilement la contradiction. Il se lève donc, et maîtrisant à peine la fougue qui l'entraîne : « Le R. Père, s'écrie-t-il, veut la guerre ; eh bien, la guerre est déclarée. » Puis, pour voiler sa mauvaise humeur qui vient de se trahir par cette explosion soudaine, il adoucit un peu le geste et la voix en ajoutant : « Mais ce sera une guerre pacifique. »

Aux protestations du R. P. PETITOT contre la conclusion précipitée, téméraire et antichrétienne des libres penseurs, un savant grave et vénérable, M. Joly, professeur à Toulouse, vint joindre les siennes et, avec un calme et un bon sens que tout le monde goûta fort, il dit en quelques mots : « Messieurs, si les preuves historiques vous font défaut, ne vous hâtez pas pour cela de trancher la question ; l'ethnologie, la linguistique, l'archéologie n'ont pas encore dit leur mot. Et quand même vous parviendriez à éclaircir quelques faits de l'histoire ancienne dans le nouveau monde, vous auriez encore à résoudre le problème très-difficile de l'homme préhistorique. »

Ces réserves faites sur le point capital de l'origine des peuples d'Amérique et quelques détails secondaires étant clos, la séance est levée à cinq heures et demie.

Vous comprenez, mon très-révérend Père, l'intérêt que le public dut prendre aux séances suivantes, après la déclaration de guerre de M. de Rosny.

Le R. P. PETITOT avait peu de temps pour se préparer. Arrivés au milieu de la nuit précédente, nous avions besoin de repos. Il n'en prit que le moins possible, et le lendemain il employa jusqu'à la dernière minute à rédiger ses notes sur les Esquimaux.

Nous entrons dans la salle à l'heure indiquée. M. de Rosny, qui, la veille, avait parlé avec tant d'assurance, mais qui, il faut le dire, avait épuisé toute sa science, fut déconcerté en voyant son adversaire, ses papiers sous le bras, s'avancer sur le champ du combat. « Voilà, dit-il à un des plus habiles du bureau, le P. PETITOT qui est préparé, et je ne sais pas que lui répondre. Soutenez-moi. » Puis on le vit sortir à la hâte, fuyant en quelque sorte la bataille qu'il avait provoquée, et ne rentrer que lorsque le Père était déjà fort avancé dans la lecture de son rapport.

Je ne puis omettre un autre incident assez curieux qui eut lieu au début de la séance. Un vénérable chanoine, aumônier de la chapelle ducale et membre du congrès, avait été comme nous indigné des affirmations antichrétiennes des voltairiens de la veille; car, bien qu'il fût sourd, il avait cependant compris qu'on voulait nier l'unité de la race humaine. Or il s'était mis en frais, et il avait réuni ce qu'il avait trouvé dans ses livres relativement à la question de l'origine des peuples. Et, comme il savait que le P. Petitot devait parler, il s'approcha de lui pour lui communiquer le résultat de ses recherches. « Ce sont des misérables, dit-il, qui veulent nous couler : il faut les écraser. Si vous n'avez pas assez de matériaux, je vous en fournirai ; j'ai travaillé toute la matinée, et j'en ai fait quatre pages ! » Mais le plus curieux de l'affaire est que ce bon vieillard, sourd comme je vous l'ai dit, et qui croyait faire une confidence au Père, parlait au contraire très-fort, et cela aux oreilles de M. Madier de Montjau et consorts, les plus chauds partisans de l'erreur.

La seconde séance fut présidée par M. H.-W. Haynes, professeur des Etats-Unis. Je ne vous en donnerai pas le compte rendu *in extenso*. On lut un travail assez long et assez édifiant, mais fort peu scientifique, sur les Iroquois du Canada ; on parla des voyages des Scandinaves en Amérique, etc. Vint le tour des Esquimaux. Un docteur de Paris s'était fait inscrire depuis longtemps pour donner des renseignements sur les Esquimaux, leurs traditions et leur ancienne religion. Mais ce savant de cabinet avait compté sans la présence d'un Missionnaire fraîchement arrivé des régions arctiques. Aussi trouva-t-il plus sage, en présence d'un juge aussi compétent, de ne pas répondre à l'appel du président, et on se contenta de déposer son travail sur le bureau.

La parole ayant été donnée au R. P. Petitot, il se con-

cilia dès le début l'attention la plus bienveillante de tout l'auditoire. Quand on apprit qu'il avait passé treize ans dans les steppes que borde la mer Glaciale, au milieu des sauvages dont il connaît assez bien les langues pour en faire imprimer les dictionnaires; quand il promit de ne rien dire qu'il n'eût vu de ses yeux, ou entendu de ses oreilles : « Enfin, s'écria un de mes voisins, voilà qui est positif et non un roman fantaisiste, ni des hypothèses en l'air. » Le R. Père prouva fort bien par les traditions, les mœurs, les croyances, le langage, les armes des Esquimaux, que ces peuples ont une origine commune avec les Asiatiques, et par conséquent ne sont pas autochthones. Il fut écouté avec un vif intérêt et très-applaudi. On regretta seulement que le temps ne lui eût pas permis de compléter son rapport.

L'aspect général de cette séance fut bien plus convenable, les catholiques n'eurent pas à regretter la licence d'opinions et de langage qui les avait attristés la veille. Cependant les libres penseurs ne voulurent pas se retirer sans renouveler un effort en faveur de leur principe de la distinction originelle des peuples de l'Amérique. Ce fut M. Madier de Montjau qui vint au secours de la patrie en danger. Il ne comprenait pas que l'on fût si intransigeant, et que l'autochthonie des Américains trouvât en nous une telle opposition !

La guerre n'était donc pas terminée, et, afin d'assurer le triomphe complet de la vérité, le P. Petitot se remit à l'ouvrage. Dieu sait l'encre qui coula de sa plume et les feuilles qui passèrent sous sa main dans la matinée du 21 juillet ! Et les cinq novices qui lui servirent de secrétaires pour copier son rapport le savent aussi ! Devant parler de la nation des Montagnais ou Dénés et, par conséquent, plein de son sujet comme le prouvent ses écrits publiés dans nos *Annales*, il put suppléer par la sûreté de

ses connaissances à la brièveté du temps dont il pouvait disposer.

Il paraît que l'opinion publique s'était émue des débats dont la salle du palais ducal était le théâtre. Il paraît aussi que les protestations du P. Petitot contre les libres penseurs et ses premières preuves en faveur de l'immigration asiatique en Amérique avaient déjà produit un bon résultat. Car à l'ouverture de la troisième séance, présidée par M. le docteur Valdemar Schmidt, professeur à Copenhaque, M. Adam, secrétaire du congrès, prit la parole et dissipa les doutes qu'on aurait pu former sur son orthodoxie, en déclarant que si son opinion avait paru équivoque jusqu'à présent, il ne voulait pas que cette impression durât davantage et que, pour lui, il ne prétendait pas défendre l'autochthonie des Américains. Il croyait seulement que la civilisation des empires du Mexique et du Pérou ne devait être attribuée à aucune influence étrangère. C'était séparer sa cause de celle des voltairiens, et de nombreux applaudissements prouvèrent à M. Adam que ses explications étaient bien reçues.

Suivirent des lectures plus ou moins intéressantes sur différentes langues américaines. M. de Rosny, entre autres, occupa la tribune pendant plus d'une heure et apprit à l'auditoire comment jusqu'à ce jour les savants avaient en vain tenté de déchiffrer les écritures anciennes du Yucatan, mais que lui, M. de Rosny, tenait enfin la clef de l'interprétation sûre et véritable de ces hiéroglyphes. Il y avait incontestablement du travail et des recherches dans ce long mémoire. Malheureusement, l'orateur eut le regret de voir presque toutes les dames évacuer la salle les unes après les autres, malgré ses fréquents appels à leur patience et à leur indulgence !

Il finit pourtant et vint le tour du P. Petitot : l'attention de l'auditoire, assoupie par la précédente leçon de

lecture yucatane, se réveilla alors et chacun prêta une oreille avide aux paroles du Missionnaire, que de vifs applaudissements interrompirent plusieurs fois. Il résuma ses notes sur les analogies entre la langue des Dénés et celles des peuples de l'Asie et de l'Océanie, sur leurs observances semblables à celles des Israélites, sur leurs mœurs, leurs traditions, conformes aux récits bibliques, etc.

Cependant plusieurs membres du bureau voyaient avec dépit la faveur marquée dont les renseignements du P. PETITOT étaient l'objet. Le plus court était de lui enlever la parole, et M. Madier de Montjau suggéra au président d'employer ce moyen, sous prétexte que le temps pressait. Le président agite donc sa clochette et prie l'orateur de vouloir bien céder sa place à un autre. Le pauvre Père s'excusa d'avoir peut-être abusé de la bienveillance publique, et il se retira au bruit des applaudissements de la foule. A peine avait-il regagné sa place, qu'un membre se lève du milieu de la salle, et, s'adressant au bureau : « Messieurs, dit-il, nous avons écouté jusqu'au bout le rapport de M. de Rosny sur la langue maya et l'écriture du Yucatan, ce serait justice d'entendre aussi le P. PETITOT (il n'y avait pas vingt-cinq minutes qu'il parlait). Je crois me faire l'interprète de l'auditoire, en demandant que le R. P. Missionnaire veuille bien achever son rapport, qui nous a déjà tant intéressés. » Une salve bruyante accueillit cette réclamation, et force fut à l'humble Missionnaire de donner satisfaction au vœu si chaudement manifesté de l'assistance. Son retour à la tribune fut salué par un tonnerre d'applaudissements. Il continua son discours et finit en tirant la conclusion logique de ses arguments : communauté d'origine entre les Dénés et les peuples d'Asie, unité de la race humaine. Aux félicitations que beaucoup de savants s'empressèrent

d'offrir au R. P. Petitot, M. Adam vint ajouter une nouvelle protestation de son attachement aux vérités consignées dans la Bible, tant sur l'unité de race que sur la diffusion des langues.

Nous avions enfin obtenu gain de cause et la foi catholique était hautement affirmée dans cette assemblée qui avait entendu d'abord de si étranges assertions.

Mais il fallait tenir bon jusqu'au bout, et il fut décidé que nous assisterions à la quatrième séance, qui devait clore la première session du congrès.

Vous devinez bien, mon très-révérend Père, que, durant ces jours de combat où l'un des nôtres tenait haut et ferme le drapeau de la vérité, la maison de Nancy, ordinairement si calme et si paisible, n'avait pu se défendre d'une certaine émotion belliqueuse. Comme des soldats retenus au corps de garde frémissent d'impatience et d'ardeur en entendant gronder au loin le canon des batailles, ainsi nos fervents novices, dans leur retraite solitaire, brûlaient d'un saint zèle pour la défense de la foi, et hâtaient de leurs vœux l'heure où ils pourraient à leur tour s'élancer sur la brèche et vaincre ou mourir ! En attendant, ils priaient pour le triomphe de la religion. Aussi fut-ce avec enthousiasme qu'ils apprirent la victoire que venait de remporter le R. P. Petitot. Par une chance très-heureuse, le R. P. Bourde, Supérieur de la maison, arriva sur ces entrefaites avec le R. P. Colombot, ce qui nous causa une très-grande joie. Pour ma part, vous me permettrez bien de le dire, mon très-révérend Père, je regrettais d'autant plus l'absence du R. P. Bourde que j'avais eu le bonheur de le connaître au grand séminaire du Mans et que j'étais redevable à son bon souvenir et à son aimable invitation de mon voyage à Nancy. Son arrivée, notre entrevue et les quelques instants que

ques instants que nous passâmes ensemble me furent donc infiniment agréables.

Mais, pour en revenir au Congrès, la quatrième et dernière séance fut présidée par l'officier autrichien M. de Hellwald. Vous me ferez grâce de vous entretenir de détails qui ne vous intéressent guère, pour me borner à ce qui concerne la Congrégation.

Malgré la mauvaise volonté de quelques libres penseurs, le R. P. PETITOT avait encore obtenu l'autorisation de parler avant la clôture définitive de la session. L'archéologie était le sujet indiqué sur le programme, et le R. Père se borna à traiter la question des armes indiennes, dont il a apporté des spécimens en France et qu'il a comparées aux armes de pierre conservées au Musée national de Saint-Germain en Laye. Il trouva, dans la ressemblance parfaite, pour la matière et pour la forme, que présentent les armes ou instruments des diverses nations, une nouvelle preuve de la commune origine de tous les hommes. Car il voulait en revenir là et avoir le dernier mot sur cette question. Puis, à propos de ces armes, il détruisit tout l'échafaudage, d'ailleurs peu solide, sur lequel s'appuie une opinion récemment adoptée et d'après laquelle des périodes indéfinies de siècles ont séparé les différents âges de la pierre taillée, de la pierre polie, du bronze et du fer, en prouvant par des faits incontestables que les produits de l'industrie de ces divers âges se trouvaient *simultanément*, à l'epoque contemporaine, chez les sauvages de l'Amérique septentrionale (et des savants distingués ont déclaré cette preuve décisive).

Enfin, il résuma toutes ses preuves et il tira cette conclusion, dont on doit faire la base de la science américaniste, à savoir : que les Américains ne sont pas une race autochthone, mais appartiennent à l'unique famille humaine, dont tous les peuples de la terre sont les membres.

On applaudit très-fort, le président félicita le R. P. PETITOT et loua le talent et la science joints en sa personne au zèle du Missionnaire. Et toute l'assemblée de confirmer les éloges par ses applaudissements.

Puis M. Adam, secrétaire du bureau, se leva, ajouta ses louanges à celles du président, et adressa les remercîments les plus vifs non-seulement au R. P. PETITOT, mais encore au Supérieur de Nancy et à la Congrégation des Oblats de Marie tout entière.

De nouveaux applaudissements firent alors retentir la salle.

Et ce fut le bouquet de la séance!

Certes, les voltairiens et autres qui affectaient des allures si antichrétiennes au début de la session, ne s'attendaient guère à cette conclusion finale. N'est-ce pas le cas de dire : L'homme propose et Dieu dispose ? Eux, ces savants de la libre pensée, se proposaient de saper les fondements de la révélation à propos d'américanisme, et leur réunion a contribué à l'affermissement de la base sacrée sur laquelle notre foi repose. Ils venaient se glorifier eux-mêmes en faisant étalage de leur vaine science ; et voilà qu'ils ont assisté à la glorification d'un pauvre Missionnaire et de la petite congrégation des Oblats !

J'espère, mon très-révérend et bien-aimé Père, que vous daignerez agréer ce compte rendu du congrès de Nancy que je suis heureux de vous adresser.

Agréez en même temps l'expression des sentiments affectueux de votre très-obéissant fils en Jésus-Christ et Marie Immaculée.

E. GROUARD, O. M. I.

Voici la péroraison du R. P. PETITOT :

Concluons, messieurs. Les Esquimaux ont un pied dans le Kamtchatka à l'ouest, et un dans le Groënland à l'est; ils avouent être venus de l'ouest-sud-ouest et ils parlent de cette contrée comme d'un El-dorado vers lequel convergent toutes leurs aspirations. Ils ont la croyance au même déluge universel que les Asiatiques; ils connaissent, contrefont et dénomment parfaitement bien le chimpanzé, ou tout autre grand quadrumane (or il n'y a point de singes dans l'Amérique du Nord, les chimpanzés ne se trouvent que dans la Malaisie); nous avons reconnu un grand nombre d'analogies entre leur langue et celles de certains Océaniens ou Asiatiques; ils possèdent une physionomie mongole ou plutôt chinoise; ils ont des usages, des coutumes, des instruments en tout semblables à ceux de certaines peuplades de l'Hindoustan et même des anciens Egyptiens; leur langage offre des éléments propres aux Océaniens les plus voisins de l'Asie, et l'on voudrait que, en dépit de ces preuves palpables et qui sont capables de produire la certitude, non-seulement nous nous abstenions de conclure à la provenance asiatique des Esquimaux, mais encore que nous les considérions comme autochthones en Amérique!

Non, messieurs, c'est ce que le simple bon sens ne nous permet pas de dire, c'est ce à quoi notre conscience se refuse, à moins qu'on ne réfute nos preuves, non par des hypothèses vagues, mais par des preuves tirées des entrailles du sujet et puisées aux sources mêmes, comme le sont les nôtres. Nous devons dire la même chose, à plus forte raison, des *Dené-Dindjéi*. Leur langue est encore plus riche que l'esquimau en analogies avec celles des Asiatiques et des habitants des îles de la Sonde et des Philippines. Son génie possède quelques-uns des caractères des langues touraniennes et aryennes, unis à ceux des langues polysynthétiques de l'Amérique. Ils ont une collection de bonnes et nombreuses traditions que j'espère publier plus tard et qui se rapprochent singulièrement du récit bibli-

que ; ils se donnent le nom d'*hommes*, comme les Esquimaux, les Océaniens, les Bornésiens et les Chinois ; ils ont des observances en tout semblables à celles des anciens Israélites, plusieurs de leurs tribus pratiquent la circoncision, ils comptent le temps par *nuits*, les mois par *lunes* et les jours d'un coucher du soleil à un autre, comme les Syriens, les Hébreux, les Chinois et les Arabes ; et plus que tout cela, nous avons trouvé chez eux, à notre arrivée, le jeûne, la confession auriculaire faite à leurs jongleurs, la croyance à la punition du péché par les maux et la mort, la croyance en une triade céleste, l'attente d'un Rédempteur, etc., etc.

Or, messieurs, je vous le demande de nouveau, pourrions-nous après cela ne pas tirer pour conclusion qu'il y a eu réellement émigration de certains Asiatiques en Amérique par la voie de Behring, et que cette plaisanterie de Voltaire : « Dieu a créé des mouches en Amérique, donc il a bien pu y créer des hommes », ne saurait être alléguée sérieusement en de telles matières ?

Observez, messieurs, que mes preuves sont beaucoup plus fortes et prouvent beaucoup plus que l'unité de race entre l'Amérique et l'Asie, et l'immigration asiatique en Amérique: mais nous devons poser d'abord cette base essentielle, afin de ne pas demeurer toujours dans des spéculations qui ne font pas avancer la question d'un pas. La dénégation absolue et qui s'impose, l'affirmation sans preuve et gratuite ne sauront jamais à nos yeux être considérées que comme des documents non avenus.

Si donc j'ai bien compris la question agitée diversement dans quelques-uns des discours des honorables membres qui ont pris la parole dans la première séance, voici comment elle s'est présentée d'abord :

On veut repousser la possibilité du mode de population de l'Amérique par l'Asie septentrionale et par l'ouest du continent. Les preuves alléguées par M. de Guignes dans son histoire des Huns, par lesquelles il appert que les Chinois ont commercé avec l'Amérique au cinquième siècle, sont repoussées. Tout en admettant la certitude de l'émigration scandi-

nave, on reconnaît, ce qui est vrai, qu'elle n'a pas laissé beaucoup de traces en Amérique, sauf peut-être les croix trouvées sur les bords du Saint-Laurent, la nation à peau blanche et à cheveux blonds des Mandanes, et quelques autres faits isolés. D'un autre côté, on est assez porté à repousser la vieille tradition *phénicienne* de l'Atlantique dont Delambre accuse l'infortuné Bailly d'avoir ressuscité la fable pour complaire à Voltaire, et lui associer son nom.

Les considérations de Bernardin de Saint-Pierre (*Etudes de la nature*, t. II, p. 621), qui tendent à prouver que certaines peuplades noires de l'Amérique centrale et méridionale y ont immigré par les îles de la mer du Sud ou par la côte occidentale d'Afrique, sont traitées d'illusions poétiques.

On ne veut point considérer l'analogie des mœurs, des langues, des coutumes, des armes, des habits, des traits du visage comme un critérium de certitude.

On nous défend de parler des Egyptiens ou des Chinois, des Hindous ou des Israélites, des Syro-Phéniciens ou des Chaldéens, lorsque nous trouvons entre nos Indiens-Américains et ces anciens peuples des rapports frappants. On prétend étudier les Américains en eux-mêmes et en faisant abstraction de tout le reste de l'humanité.

Evidemment, messieurs, il me semble que nous nous plaçons à un point de vue impossible, et qu'il ne reste plus à ces savants qu'à conclure que les Américains sont une anomalie dans l'univers, qu'ils participent à la nature du bolide tombé de la lune ou du champignon éclos spontanément après un jour de pluie. Pourquoi pas? — Cela admis, nous passerions en revue un ou chacun des îlots qui jonchent le Grand Océan, et nous en dirions autant des peuples qui les habitent. — Messieurs, ceci n'est pas de la science, car la science ne saurait et ne pourra jamais être en contradiction avec l'autorité la plus vénérable, la plus pure, la plus sacrée et la plus irréfragable de l'antiquité : la Bible.

La géologie, à son berceau, a attaqué la Bible. Un savant, un vrai savant et un chrétien, l'immortel Cuvier, a réconcilié la géologie avec la Bible, et la paléontologie a été créée.

Au siècle dernier, le sarcasme impie s'est targué de la prétendue antiquité des Hindous, des Chinois et des Egyptiens pour attaquer la chronologie mosaïque. Ceux qui n'auraient pas voulu de l'autorité des Chinois en faveur du mode de population par l'Asie, invoquaient alors cette autorité contre le livre auquel ils avaient fait jadis acte de foi. Eh bien, des hommes pleins de savoir et de bonne foi se sont levés qui ont fait justice de cette prétendue antiquité.

Consultez Delambre (1), Montucla (2), Bentley (3), Cuvier (4), Klaproth (5), sir W. Jones, Wilfort (6) ; le colonel Tod, Champollion, Figeac, Coquerel, Migne, etc. Ce n'est point ici le temps de s'étendre sur ces questions.

Bref, qui ne voit, messieurs, l'absurdité d'un système qui voudrait nous faire produire de la lumière sans le secours du silex et du fer, dont le choc doit l'engendrer ? Qui veut la fin veut les moyens. — Nous n'avons point encore composé ni lié nos gerbes dans le champ américain, et déjà on nous parlait de serrer notre grain. Messieurs, il nous est absolument impossible de repousser l'analogie et l'induction là où il ne se trouve point de monuments ni d'écrits Si l'on entend par preuves des ouvrages sortis des presses de notre civilisation et qui nous démontreront jusqu'à l'évidence que les Américains sont sortis de telle ou telle nation, qu'elle s'appelle chinoise ou hindoue, scandinave ou phénicienne, israélite ou japonaise, alors les débats sont clos et la question est tranchée ; ces preuves, nous ne les aurons jamais. Mais, si des études patientes, consciencieuses et exemptes de préjugés sont nécessaires, alors, messieurs, nous avons grand espoir de voir quelque jour l'origine particulière des peuplades américaines connue, car il est en Amérique et en Europe des hommes de bonne foi et véritablement amis de la science,

(1) *Histoire de l'astronomie ancienne*, Paris, 1817, p. 400.

(2) *Des mathématiques*, Paris, n° 7, t. I, p. 429.

(3) *Recherches asiatiques*, t. II, p. 228.

(4) *Discours préliminaire*, in-8, Paris, 1825, p. 238.

(5) *Mémoire relatif à l'Asie*, Paris, 1825, p. 397.— *Examen des historiens asiatiques*, p. 12, t. I.

(6) *Généalogie des Hindous*, Edimb., 1819.

qui vont l'étudier sur les lieux et se mettent pour cela en communication avec les Indiens, que ne se rebutent pas de l'étude de langues ardues, et ne refusent pas d'aller vivre et mourir au milieu de peuplades sauvages dont l'extinction marche à grands pas.

Avant toutes choses, messieurs, gardons-nous de faire fausse route. Nous sommes hommes et susceptibles d'erreur: *errare humanum est;* mais nous possédons une autorité que nous ne saurions révoquer sans imprudence. Ne nous montrons pas plus inconstants que les Indiens, et puisque la Bible satisfait notre intelligence et guide notre raison sans la révolter, pourquoi la repousserions nous pour suivre les écarts de l'imagination ? Moïse ne nous parle que d'une seule création, d'un seul et universel déluge, d'une seule et unique diffusion du langage, etc., etc. Nous retrouvons ces croyances chez tous les peuples, et, quoi qu'en dise Schoolcraft, les peuples de l'Amérique du Nord les possèdent également; tous, jusqu'aux Esquimaux, ont la connaissance d'un *couple primitif* unique, d'un *déluge universel,* de la confusion du langage, au sommet d'une montagne ou d'une tour, Eh bien, messieurs, que trouvez-vous de plus facile à admettre? qu'il y a eu autant de créations, de déluges et de Babel que de peuples, ou qu'il n'y a eu qu'une seule création, qu'un seul déluge, qu'une seule Babel? Pour moi, dans le cas présent, voyant que les traditions étrangères corroborent le texte hébraïque, et que toutes s'accordent sur l'universalité de ces faits, j'en conclus qu'il n'y a eu qu'un seul fait général et non une multitude de faits universellement admis par tous les peuples.

Si ceux d'entre les savants (d'ailleurs de bonne foi et qui, comme nous, cherchent la vérité touchant l'origine des Américains), si ceux qui combattent l'unité de la race humaine et l'immigration américaine, ne peuvent donner des preuves de fait puisées aux mêmes sources que les nôtres, à savoir les traditions, la langue, les croyances et les coutumes des peuples sauvages, mieux leur conviendrait, ce semble, de s'abstenir que d'avancer des hypothèses gratuites, qui accu-

seraient une incompétence présente, quoique transitoire, et que les faits et la lumière produite plus tard par la science les obligeraient alors de retirer. Il est une meilleure voie que celle des hypothèses; c'est celle que nous ouvrent les chemins de fer et les bateaux à vapeur. En dix-huit jours on se transporte, aujourd'hui, du Havre à Winipeg-City, dans la province de Manitoba. En cinquante jours, on se rend de là au lac Athabaskaw, ou au pied des montagnes Rocheuses. Que les savants qui ont à cœur de voir prospérer la question qui nous occupe veuillent bien se donner la peine de franchir ces distances, qu'ils veuillent aller passer dix ou douze ans de leur existence chez les Indiens, comme nous leur consacrons la nôtre tout entière, et si, après une étude sérieuse et attentive, leurs préjugés antibibliques ne sont pas tous tombés, alors je ferai ma soumission à leur autorité et je reconnaîtrai que nous nous trompons!

On nous dit que les analogies de langues et de coutumes ne prouvent rien en fait de races. Messieurs, c'est là une dénégation sans fondement. Il nous semble au contraire que les analogies prouvent beaucoup. Sur quoi donc reposent nos classifications dans tous les règnes de la nature? N'est-ce pas l'analogie des individus entre eux qui vous fait ériger des variétés? L'analogie des variétés ne constitue-t-elle pas l'espèce? celle des espèces, les genres? celle des genres, la famille? celle des familles, le règne? Et cela pour les minéraux aussi bien que pour les végétaux, pour les zoophytes aussi bien que pour les vertébrés. N'y aurait-il que l'homme seul qui échapperait à la démonstration de notre puissance comparative? Pour lui seul il nous faudra être en contradiction avec nous-mêmes. O homme! c'est le cas de s'écrier : «Toi qui sais tout, ô homme! connais-toi toi-même!»

Quoi! c'est par l'analogie que des savants nous transforment en singes retraités et en huîtres perfectionnées, et on nous refuse ce critérium de certitude à propos d'hommes en tout semblables à nous!

On nous a demandé hier soir, messieurs, une toute petite concession: « Qu'y aurait-il donc de si difficile à admettre

qu'il y eût en Amérique une race originelle autochthone, non plus seulement par rapport à la découverte de l'Amérique, mais par rapport au genre humain tout entier? Ne peut-on nous concéder cette opinion? » Voilà à peu près ce qui a été dit, messieurs. Nous nous étonnons que l'on puisse parler ainsi à propos de science positive. Il ne s'agit point ici d'opinions à défendre ou à attaquer; il s'agit encore moins de politique, matière en laquelle on peut faire ou refuser des concessions; il s'agit de faits et d'expérience. Or, rien, absolument rien jusqu'ici ne nous a encore, je ne dis pas prouvé, mais seulement fait supposer qu'il pût en être comme on le désirerait. Rien de si têtu que les faits. La vérité est ce qui est. Ce n'est pas à nous la faute.

Nous qui nous piquons tant d'égalité et de fraternité, pourquoi refuserions-nous de voir des frères en tout semblables à nous dans ces pauvres Indiens, tandis que d'autres nous proposeront demain le gorille et le babouin comme modèles et germe de l'espèce humaine, si tant est qu'ils ne nous ravalent pas jusqu'à l'oie ou à l'huître?

Ils prétendent relever l'œuvre que Dieu fit, à leur gré, trop humble. Mais il y a ici une petite divergence qu'ils n'ont pas prévue : c'est qu'il leur est aisé de constater que l'homme redevient cendre et poussière et que, partant, la vérité, hélas! trop palpable et visible du *in pulverem reverteris* prouve jusqu'à l'évidence la vérité du *pulvis es;* tandis que si, à la vérité, nous pouvons constater que ces hommes ont peut-être raison pour ce qui les concerne eux-mêmes, nous ne les voyons cependant pas redevenir ce qu'ils ont prétendu être sur terre; à moins qu'ils ne reconnaissent leurs parents et amis défunts dans les animaux grimaciers, gloussants et glapissants qui peuplent nos ménageries.

Il nous paraîtrait beaucoup plus spécieux et plus plausible qu'on refusât le titre d'*hommes semblables à nous* aux hideux Papous, aux Alfourous dégénérés, aux Bushmen à demi idiots, aux Hottentots si laidement conformés; mais, ce qui est stupéfiant et incompréhensible, c'est que l'on choisisse pour en faire une race distincte du genre humain la va-

riété américaine, c'est-à-dire celle qui se rapproche le plus du type caucasien, celle dont le *facies* ne le cède en rien au type *syriaque* et le rappelle trait pour trait. Evidemment les hommes qui traitent ainsi cette question n'ont pas vu d'Américains, ou bien leur seul témoignage s'appuie sur les deux idiots sambos ou mulâtres qui couraient tout Paris il y a quelques mois et qu'un flibustier yankee présentait aux badauds comme des divinités péruviennes.

A mon tour je demanderai à ces savants ce qui les effraye tant dans une émigration asiatique en Amérique. Ils n'ignorent pas le peu de largeur du détroit de Behring, l'identité des terrains sur l'une et l'autre rive qui atteste que la scission d'un isthme a eu évidemment lieu dans un temps plus ou moins éloigné. Qu'ils consultent à cet égard l'ouvrage de voyage au Kamtchatka du lieutenant Hooper (1).

Ils n'ignorent pas que le détroit de Gibraltar n'empêcha pas les Sarrasins ou Maures de passer en Espagne et d'occuper les deux côtés du détroit. Ils n'ignorent pas que la race bretonne habita et habite encore sur les deux rives de la Manche ; or Behring n'est pas aussi large que la Manche.

Pensez-vous que six lieues de mer soient un obstacle insurmontable à l'émigration d'un peuple qui fuit un ennemi acharné, alors qu'une poignée de ces Indiens franchissent encore de nos jours à pied, à la raquette, en pirogues d'écorce, en radeaux, des centaines de lieues, pour jouir d'un misérable et sordide profit de quelques shellings, dans la vente de leurs pelleteries?

Pour ne point admettre un fait palpable, évident, on préfère, par une hypothèse hardie et audacieuse, édifier une autre Genèse à côté de celle que nous avons et qui paraît déjà de si difficile acceptation à tant d'hommes.

Hier on niait la véracité du Pentateuque, la possibilité des faits qu'il assure et propose à notre foi. Moïse, témoin oculaire de bien des faits, séparé d'Adam par quelques générations seulement, n'était qu'un habile imposteur et un hiérophante

(1) *Ten months amongst the tents of the Tchuktchis*, **1848, London.**

superbe. Aujourd'hui la Genèse biblique ne suffit plus à une foi robuste et toute rajeunie, il en faut une seconde pour expliquer l'existence des Américains dans un continent séparé d'un autre par un détroit de six lieues qui lui est relié par un chapelet d'îles.

Demain, une troisième genèse nous attend, elle sera pour l'Australie. Après-demain, en surgira une quatrième pour je ne sais quelle autre île ; et nous aurons bientôt autant de genèses et autant de Moïse, autant de déluges et de Babel, qu'il y a d'îlots dans les deux Océans et de misérables petites peuplades dans les déserts des quatre parties du monde. Ou plutôt, on ne voudra plus de Moïse ; mais ce sera la grande nature qui enfantera des hommes comme l'*atome qui sue* (cela a été dit) donne naissance au monde matériel !

Nous avons la foi, et elle nous suffit pour croire au bon Dieu et à sa révélation, surtout lorsque de la bouche des simples et des ignorant sauvages s'élève un concert qui sympathise si bien avec le livre divin ; mais nous ne nous reconnaissons pas une foi assez robuste pour admettre comme irréfragables des témoignages reposant sur des hypothèses, des théories brillantes, sans appui dans l'histoire connue dans les faits.

Encore un mot de réponse et je finis ce rapport beaucoup trop long pour votre patience, mais qui n'a pas dit la vingtième partie de ce qu'on pourrait ajouter sur cette question palpitante d'intérêt.

Un honorable membre du bureau nous a soumis hier soir deux hypothèses :

1° La connaissance qu'un conquérant ou qu'un libérateur qui doit venir de *l'est*, généralement répandue en Amérique, tire son origine des naufrages de quelques navires et des épaves trouvées sur les bords de l'Océan.

2° Puisque cette connaissance de l'arrivée future d'un peuple blanc existe en Amérique, pourquoi n'y trouve-t-on pas la connaissance de l'immigration d'un peuple à peau rouge et à lèvres épaisses ?

J'espère, messieurs, pouvoir répondre en deux mots à ces deux hypothèses.

D'abord, si des naufrages ont eu lieu du côté de l'Atlantique, ils ont bien pu susciter des idées semblables dans l'esprit des riverains de cet Océan, mais ils n'ont pu s'étendre à tout un continent, et faire concevoir des espérances ou des craintes de ce côté, tandis que la croyance à un *libérateur* a été innée chez tous les peuples infidèles, comme un écho de la promesse primitive faite à l'homme après sa déchéance.

La preuve en est que si les Mexicains et certains Polynésiens attendaient ce *conquérant* ou ce libérateur de l'*est*, d'autres nations, telles que les Peaux de Lièvre, Dénés, affirment qu'il est venu il y a longtemps de l'ouest; que plusieurs d'entre eux sont partis pour le chercher à la suite d'une étoile flamboyante, et que c'est de cette époque que date la dispersion de leur nation sur le continent américain. Cette étoile, ils prétendent parfois que c'est *Arcturus*.

Cette croyance n'empêchait pas que ces mêmes *Dénés* n'attendissent une délivrance prochaine, lors de l'arrivée des blancs dans le Mackenzie, et qu'ils firent part à sir John Franklin des espérances que leurs traditions leur avaient transmises. Or, le salut, ils l'attendaient de l'ouest-sud-ouest.

Quant à ce qui est du second point que j'ai relevé dans le discours de l'honorable membre du congrès, il me semble qu'il y a eu pétition de principe. On ne saurait exiger des Américains, gens sans lettres, sans écriture et à peu près dénués de monuments, sauf les sujets des deux empires du Mexique et du Pérou, qu'ils aient conservé la connaissance précise de faits que nous-mêmes, peuples civilisés, ne connaissons pas davantage. Il n'est pas nécessaire de remonter bien loin dans notre histoire pour nous perdre dans un passé ténébreux. Nous ne saurions être plus exigeants envers des sauvages que nous ne désirons qu'on le soit envers nous.

D'ailleurs ce fait de l'immigration, puisqu'ils en sont eux-mêmes les héros, ils l'ont conservé dans leurs traditions, et je ne m'explique l'instance de l'honorable et savant membre